La rumeur comme ressort narratif

Tatiana-Ana FLUIERARU
Université "Valahia" de Târgovişte

Résumé: Phénomène fondamentalement social, la rumeur suppose une victoire sur l'espace, la victoire de quelque chose de si peu matérielle que la parole sur l'étendue. Les mécanismes et les composantes de la rumeur ont été utilisés de manière plus ou mois importante par les écrivains. Deux le font de manière systématique, à savoir Dostoïevski dans Les Démons (1871) et Ismail Kadaré dans Qui a ramené Doruntine ? (Fayard, 1986).
Mots-clés: rumeur/bruit ; roman ; Dostoïevski ; Kadaré.

> « Outre ce que, *insita hominibus libidine alendi de industria rumores,* nous faisons naturellement conscience de rendre ce qu'on nous a presté, sans quelque usure, et accession de nostre creu. L'erreur particulier fait premierement l'erreur publique : et à son tour apres, l'erreur publique fait l'erreur particuliere. Ainsi va tout ce bastiment, s'estoffant et formant, de main en main […] » - Montaigne, *Essais*, III, XI.

La rumeur est grosso modo une communication - aussi bien action de communiquer que contenu, résultat ou manière de communiquer. Il s'agit d'un phénomène dont la saisie est rendue difficile par cette multiplicité du signifiant, ainsi que par l'expérience empirique que tout un chacun en a.

Les premières recherches systématiques sur le phénomène ont eu un caractère appliqué (combien fiable est le message véhiculé par la rumeur), vu qu'elles avaient été menées lors d'une situation de crise. C'est au cours de la seconde guerre mondiale que les scientifiques se sont penchés sur ce phénomène tellement familier à chacun de nous et qui naît, probablement, avec les premières communautés humaines. Pour Allport et Postman la rumeur est « une affirmation générale présentée comme vraie, sans qu'il existe de données concrètes permettant de vérifier son exactitude », alors que pour Peterson et Gist elle désigne « un compte-rendu ou une explication non vérifiés […] circulant de personne à personne et se rapportant à un objet, un événement ou une question d'intérêt public » [1]. Ce sont donc le caractère supposé vrai et parfois invérifiable, le caractère public et le canal officieux qui recommandaient la rumeur. Mais déjà lors de la grande guerre un historien avait été saisi par la complexité du phénomène à travers une expérience personnelle et avait été amené à réfléchir au contenu et à la fonction de la « fausse nouvelle » d'une manière différente.

En effet, Marc Bloch comprend l'importance, mieux encore, la nécessité de la rumeur - non seulement source d'informations pour des gens qui en étaient privés, mais aussi moyen de calmer la peur et les angoisses, de former des espoirs que rien n'autorise et dont les poilus avaient pourtant besoin pour survivre. Le caractère inéluctable de la rumeur explique pourquoi l'esprit critique n'y peut rien : la rumeur et l'esprit critique relèvent de deux ordres différents, du moins dans une situation de crise[2]. Le constat de Marc Bloch en dit long à cet égard :

> Je me souviens que lorsque, dans les derniers jours de la retraite, un de mes chefs m'annonça que les Russes bombardaient Berlin, je n'eus pas le courage de repousser cette image séduisante ; j'en sentais vaguement l'absurdité et je l'eusse certainement

[1] G. W. Allport, L. Postman, *An analysis of rumor*. Public Opinion Quarterly, 10, hiver 1946-1947, respectivement W. Peterson, N. Gist, *Rumor and Public Opinion*, American Journal of Sociology, 57, 1951, cités d'après M.-L. Rouquette : *Les rumeurs*, PUF, 1975, p. 30.

[2] Beaucoup de rumeurs revêtent dans de telles circonstances la forme d'une prophétie auto-réalisatrice (self full-filling prophecy).

BDD-A20490 © 2008 Valahia University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:55:17 UTC)

> rejetée si j'avais été capable de réfléchir sur elle ; mais elle était trop agréable pour qu'un esprit déprimé dans un corps lassé eût la force de ne l'accepter point.[3]

Trop agréable ou trop effrayant, le message colporté par la rumeur recèle un contenu pré-logique, qui court-circuite l'esprit critique parce que satisfaisant à l'instinct de conservation, à l'équilibre psychique de l'homme. L'historien comprend aussi que la rumeur n'est pas le propre des situations de crise, qu'elle émane toutes les fois qu'un groupe social est en manque - et non seulement en manque d'informations :

> L'erreur [id est la rumeur] ne se propage, ne s'amplifie, ne vit enfin qu'à une condition : trouver dans la société où elle se répand un bouillon de culture favorable. En elle, inconsciemment, les hommes expriment leurs préjugés, leurs haines, leurs craintes, toutes leurs émotions fortes.[4]

Le besoin d'informations n'est donc qu'une des raisons d'être et de circuler - avec les enrichissements et les dépouillements de rigueur - de la rumeur dont les fonctions au sein d'une communauté sont beaucoup plus diverses, comme les causes qui en expliquent l'apparition et la diffusion.

*

La rumeur est un message fondamentalement *oral et collectif. Rumeur* ou *bruit*, les termes les plus fréquents qui désignent en français ce phénomène social renvoient directement au son, à un son d'une intensité réduite ou moyenne (comme en roumain *zvon*, qui désigne lui aussi « un bruit confus, doux, continu »). D'autres expressions référant au même phénomène le désignent de la même manière, évoquant le dire et son organe, la bouche, ou bien l'ouïe et son organe, l'oreille (*des on-dit, par ouï-dire,* se répandre *de bouche à oreille* - expression plus adéquate que le roumain *din gură în gură* qui escamote le récepteur au profit du seul transmetteur, mettant en avant la transmission, sans s'intéresser à la réception). Remarquons aussi cet étrange manichéisme : si, dans le langage courant, on emploie volontiers *rumeur* ou *bruit*, ceux qui s'interrogent sur le phénomène, comme Montaigne ou M. Bloch, préfèrent plutôt des termes tels que *erreur, miracles* ou *fausse nouvelle* ; la première série de mots semble correspondre à une expérience empirique, alors qu'une approche méthodique, qui s'appuie sur une démarche rationnelle, doit affirmer dans le nom même du phénomène son caractère invérifié, voire faux.

Toute communication orale (action) et toute information orale (contenu de la communication) ne sont pas des rumeurs (dans les deux sens, action de communiquer et contenu de la communication). Il faut que l'information, le plus souvent sous la forme d'un scénario plus ou moins étoffé, touche, par diffusion orale, un certain nombre de personnes et qu'elle subisse un certain nombre de distorsions pour acquérir enfin ce caractère diffus qui me semble le propre de la rumeur - « nouvelle sans certitude », selon la définition du dictionnaire. Cela ne veut nullement dire que l'information véhiculée par la rumeur soit dès le début fausse ou qu'elle soit destinée invariablement à le devenir ; elle l'est seulement si le contenu factuel primitif est faux ou gauchi au-delà d'un certain seuil et que la révélation de la vérité en fasse *un faux bruit*. Mai il reste toujours l'autre vérité de la rumeur, celle qui ne tient pas au contenu informatif brut, mais aux « émotions fortes » qui la façonnent et en soutiennent la diffusion.

En tant que forme de communication, la rumeur impose une certaine spécificité des fonctions du langage venant de la spécificité de ses éléments. Ainsi, *l'émetteur et le récepteur sont-ils nécessairement collectifs* ; on peut toujours considérer que c'est un seul émetteur qui est à l'origine de l'information qui constitue le noyau de la rumeur, mais cette information doit traverser la masse pour se changer en rumeur. Pour éviter la confusion, on peut faire intervenir encore un élément dans l'équation : on peut parler d'un *émetteur primitif individuel* et d'un *émetteur rumoral* forcément collectif qui valide ce noyau comme étant d'intérêt public et l'enveloppe de tous les stéréotypes, espoirs, peurs de la communauté pour en faire une rumeur. C'est notamment le cas, dans les *Démons*, de l'épisode qui occupe la fin de la première partie (Piotr Stepanovitch Verhonvenski

[3] Marc Bloch, *Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre*, Paris, Allia, 1999, pp. 49-50 (article paru pour la première fois en 1921 dans la *Revue de Synthèse Historique*).
[4] Ibid., p. 17.

BDD-A20490 © 2008 Valahia University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:55:17 UTC)

raconte les circonstances de l'attachement de Maria Timofeevna Lebeadkina pour Nicolaï Vsevolodovitch Stavroguine) : il y a là un récit assumé par quelqu'un dans un cadre privé qui, ébruité et repris par la foule, se transforme vite en rumeur. Plus la personne qui l'ébruite est près de la source, plus l'information est conforme aux faits (certes, s'il n'y a pas désir de manipulation conscient). C'est une loi du « progrès naturel » qui va de l'information à la rumeur, remarquée déjà avec ironie par Montaigne[5], qu'applique ici le narrateur des *Démons* : ayant assisté aux révélations de Piotr Stepanovitch, il comprend que Lipoutine était un des premiers à en avoir été informé puisqu'il « savait tout et jusqu'à la dernière parole prononcée » (IIe partie, ch. I).

Dans le cas de la rumeur l'émetteur et le récepteur sont *diffus et hétérogènes*, ce qui explique les distorsions apparues aussi bien lors de l'encodage, multiple, que lors du décodage, lui aussi multiple, en plus des distorsions « normales » de n'importe quel message (dues au code, au canal). La structure avec *on* convient particulièrement bien à ce type de locuteur (on dit/on a entendu dire ; *des on-dit*, *des qu'en-dira-t-on*) et c'est ce même caractère diffus et hétérogène des locuteurs que mettent en avant des expressions apparemment tautologiques comme *rumeurs populaires* ou *rumeurs publiques*.

Normalement et à la différence d'autres types de communication, la rumeur ne suppose pas de feed-back, elle n'implique pas l'échange, mais seule la transmission - c'est un bouche-à-l'oreille. La rumeur est destinée à aller toujours plus loin, à se dilater, recouvrant le plus d'espace. C'est pourquoi elle est une victoire du mot sur l'espace. Mais il se peut que l'information mise en circulation en bonne et due forme retourne chez son émetteur primitif sous la forme d'une rumeur ; son émetteur se creuse la tête pour en découvrir la source tellement l'information première qu'il a lancée est gauchie par la rumeur. L'attestation littéraire de la situation se retrouve dans *La calomnie* de Tchékhov. Le professeur de calligraphie Serguei Kapitonitch Achinéieff veut éviter de devenir la victime d'une médisance. Il raconte à qui veut - ou ne veut pas - l'entendre la vérité : il n'a pas embrassé sa cuisinière, mais a fait claquer sa langue à la vue de la carpe qui devait être servie au repas de noces de sa fille. Au bout d'une semaine tout son monde - ses collègues, ses chefs, sa femme - savait qu'il couchait avec la cuisinière : en une semaine une information est devenue une rumeur. Cette nouvelle tchékhovienne est instructive à plus d'un égard. Elle montre d'une part le peu d'importance de l'émetteur primitif dans la diffusion et la distorsion de la rumeur. Celui-ci ne fabrique pas à proprement parler la rumeur (comme preuve, l'émetteur n'est pas capable de se désigner comme l'auteur de la calomnie), mais fournit un message plus ou moins développé qui pourra, dans le bouillon de culture favorable dont parlait Marc Bloch, se muer en rumeur au gré du groupe social et de ses besoins momentanés ou pérennes. C'est pourquoi cet émetteur est le plus souvent indifférent[6] ; ce n'est que dans le cas de la manipulation, y compris de la propagande, qu'il est important de l'identifier.

*

Le roman *Les Démons* revêt la forme d'une chronique. Le narrateur, douée d'une certaine candeur censée donner plus de crédibilité à la reconstitution des faits qu'il entreprend, met à profit ses propres souvenirs, des informations, des documents, mais n'oublie jamais d'évoquer (et parfois de citer) les rumeurs qui circulent. Cette chronique aurait dû être antirumorale, vu que le narrateur l'avait rédigée a posteriori et après avoir procédé à la vérification des faits (« je reprends ma chronique en tout état de cause, exposant les événements tels qu'ils m'apparaissent aujourd'hui, quand tout est clair et je sais de quoi il s'agissait » - II, III). Mais cette objectivité même requiert que l'on mentionne les rumeurs aussi, responsables du déclenchement de certains événements ou expliquant un certain état d'esprit important lui aussi dans l'évolution des faits, car la rumeur est de cette réalité.

Le narrateur remarque la volatilité et la versatilité des rumeurs, dont la diffusion est stimulée par le peu d'informations authentifiées, ainsi que par des ressorts psychologiques divers, dont la

[5] « […] le plus eslongné tesmoin, en est mieux instruict que le plus voisin : et le dernier informé, mieux persuadé que le premier » - *Essais*, III, XI.

[6] « - Et qui l'a dit ? […] – Qui l'a dit le premier ? Comment le saurais-je ? Mais le bruit court. » - *Les Démons*, III, II, 2.

BDD-A20490 © 2008 Valahia University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:55:17 UTC)

curiosité (savoir comment vivent les gens de la classe supérieure ou inférieure à la sienne - l'intérêt des bourgeois pour les Stavroguine ou celui des dames pour Maria Timoféeva) ou le goût pour le sensationnalisme (l'auteur parle du « caractère mystérieux de la situation »). Il explique la versatilité de la rumeur par les milieux différents qu'elle traverse dans son expansion ; ainsi, le narrateur distingue le public jeune peu enclin à émettre des hypothèses en marge des rumeurs, les gens prudents et sérieux, les groupes d'initiés, chacune de ces composante du corpus social modulant la rumeur à sa façon ; tous pourtant s'y intéressent (« tous écoutaient ces ragots avec beaucoup de plaisir » - II, I ; « les gens intelligents et avisés y prêtent l'oreille » - III, II, 2). Mais il suffit qu'une personne ne s'en donne pas à cœur joie à ce jeu social pour que le bavardage cesse, pour que le bouche à l'oreille s'arrête, pour que la rumeur se meurt. C'est ce qui arrive dans le roman toutes les fois qu'intervient Julia Michaïlovna tant qu'elle est un pôle d'autorité pour un groupe social important. Mais en dehors de cette masse de rumoristes dilettantes il y a les rumoristes professionnels. C'est le cas de Piotr Stepanovitch ou de Lipoutine. Celui-ci se sert de l'hyperbole, vite remplacée par la proportion congrue de la chose si quelqu'un lui attire l'attention sur son exagération[7], ou du conditionnel pour qu'on ne puisse le traiter de menteur une fois la rumeur désamorcée par la vérification de l'information.

L'invention d'une rumeur obéit à deux lois contradictoires :

1. Plus une rumeur se nourrit de détails réels, plus elle a des chances de prendre (le commissaire de police aime se promener en voiture et faire le tour de la ville à toute allure, détail présent dans l'évocation de la répression, inventée, de la manifestation des ouvriers et qui lui prête de « l'authenticité » - II, X, I).
2. Plus une rumeur est fantasmagorique, plus elle a des chances de prendre (l'invention d'une Avdotia Petrovna Tarapiguina à partir d'une histoire dont le protagoniste était Stepan Trophimovitch[8]).

Dans la taxinomie de la rumeur Dostoïevski ne manque pas d'épingler la *rumeur palliative*, cette rumeur gauchie pour empêcher qu'une autre, contraire à l'intérêt d'une personne, ne prenne forme dans un esprit troublé (la liaison de Nicolaï et de la femme de Chatoff mise en circulation pour calmer les doutes de Mme Stavroguina, II, I, III) ou la *rumeur bénigne*, simple diffusion d'informations liées à un événement réel (l'histoire du duel Nicolaï - Gaganoff, II, III, IV), très proche du commérage. La rumeur ne reste que peu de temps à cet état pur, de simple information collective ; la « curiosité fébrile » de la foule la transforme en une *rumeur compensatoire* (la foule ne se contente pas de la raison réelle du duel Nicolaï - Gaganoff, elle est friande de rumeurs, prête à secréter une rumeur inventée à partir d'une motivation énigmatique et romanesque - II, IV, I). La versatilité de la rumeur ne peut être empêchée que par un démenti officiel, venant d'une autorité agréée par la foule rumoresque - dans ce cas précis c'est encore Julia Michaïlovna qui, par l'explication qu'elle fournit, fait tomber la rumeur. On voit lors de ce même épisode comment la rumeur impose au groupe social une certaine appréhension de la réalité, comment elle modèle l'opinion publique[9]. L'explication de Julia Michaïlovna fait rejaillir une nouvelle image de Nicolaï que tout le monde partagera … jusqu'à ce qu'une nouvelle rumeur ouvre une autre ligne de perspective.

L'épisode constitue un tournant dans l'évolution de l'intrigue qui, à partir de ce moment, entre dans le droit chemin qui conduira à la catastrophe. Les rumeurs malignement suscitées et entretenues rendront cette évolution inéluctable. La société ayant perdu son sens critique et sa confiance dans l'autorité est livrée aux assertions qu'elle secrète elle-même ou qu'on lui infuse. Livrée aussi aux *rumeurs déguisées* : quelqu'un dit rapporter une rumeur, alors qu'il s'agit d'un

[7] « Toute la ville en parle », dit-il, pour se corriger tout de suite quand on lui demanda de quoi parlait la ville : « Je veux dire que le capitaine Lebéadkine, ivre, le crie sur les toits. C'est comme si tout le monde le criait, n'est-ce pas ? » - I, 6.

[8] « […] cette rumeur absurde était née à partir de ce qui était arrivé à Stepan Trophimovitch, […] tout simplement au cours des innombrables récits de son aventure. […] le bruit l'avait transformé en une quelconque Tarapiguina » - II, X, I.

[9] V. la citation de Montaigne mise en exergue au présent article.

BDD-A20490 © 2008 Valahia University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:55:17 UTC)

message de son invention ; de la sorte ce message qui n'a pas parcouru le circuit obligé du bouche à l'oreille est reçu comme le serait une rumeur et jouit de tous ses atouts (Piotr Stépanovitch invoquant la rumeur de l'implication de la maréchale de la noblesse dans l'enlèvement de Liza, III, II, 2).

L'opinion publique saturée de rumeurs devient box populi - voix confuse, balbutiements incohérents[10]. Le réel et l'éventuel sont inextricablement confondus lors de la tempête rumorale qui oblitère le bon sens et fait oublier les solutions simples et efficaces : Varvara Petrovna, au lieu de sommer son fils de lui dire la vérité, « acquit la conviction ferme que Nicolas avait jeté son dévolu sur une des filles du comte K. ; mais, ce qui est encore plus étrange, elle avait acquis cette conviction en se fondant sur les rumeurs lui parvenant, comme à tous les autres, par le ouï-dire » (II, IV, I). Et cela aussi bien dans le cas d'une personne particulière que dans celui de la collectivité en son entier.

Dostoïevski ne pouvait ne pas réfléchir à *la fonction diagnostique* de la rumeur : connaître les bruits qui courent c'est pouvoir connaître l'état d'esprit d'une communauté et en anticiper les réactions (« Ce n'est que vers 10 heures que je décidai d'aller au bal […] poussé par le désir impérieux d'apprendre (sans le demander) où nous en étions : que disait-on dans la ville de tous ces événements en général ? » - III, II, 2)

Le manuel du bon rumoriste doit contenir non seulement les recettes de fabrication des diverses rumeurs, mais aussi les techniques susceptibles d'en assurer la survie par la diffusion : contrôler l'état d'esprit de la masse pour en fragiliser le sens critique, transformer un fait connu d'une seule personne, plus facile à abuser, en une tempête rumorale.

> Il existe, mais personne ne l'a vu, il se cache. Mais on pourrait le montrer à un seul individu sur cent mille, par exemple. Et sur toute la surface de la terre la rumeur se répandra : « Je l'ai vu, je l'ai vu. » […] Ce qui compte c'est que la légende prenne son envol. (*Les Démons,* II, VI, VIII)

Cette *rumeur programmatique* (« nous lancerons des légendes », dit Piotr Stépanovitch - II, VI, IX) revêtira la forme d'une légende et récupérera la force propre aux représentations symboliques, tenaces, enfouies dans l'inconscient qui les nourrit durablement, comme cette image d'une barque aux rames d'érable qui fascine Liza (III, III, 1). Rumeurs « naturelles » et « intentionnelles » se mêlent, contribuant à la confusion générale, favorisant les agissements de Piotr Stépanovitch et précipitant la société dans le chaos.

*

Dans *Qui a ramené Doruntine ?* Ismail Kadaré reprend le thème de la célèbre ballade de Burger, *Lénore*, qui, comme la ballade albanaise de la parole donnée, développe le thème du voyage avec un mort.

Les circonstances du retour de Doruntine en font une énigme, comme le dit dès le début l'adjoint de Stres - une énigme qui tient en deux phrases : « – Qui t'as ramenée, ma fille ? – C'est mon frère Constantin. » [11], sauf que celui-ci est mort depuis trois ans, avec tous ces autres frères au nombre de huit. En tant que policiers, Stres et son adjoint sont tenus à tirer au clair ces circonstances pour désambiguïser la situation, pour éviter qu'une rumeur n'en naisse[12]. Le plus pressé est « d'envoyer un rapport à la chancellerie du prince » et de séparer le réel de ce qui ne l'est pas, fût-il dû à l'hallucination, à la fabulation, au canular même. Le roman suivra donc les efforts de Stres de donner au invraisemblable la consistance du réel par le biais non pas de spéculations, qu'il rencontre partout sous la forme de rumeurs plus ou moins fantaisistes, mais d'une enquête fondée sur une démarche rationnelle. On est exactement dans la situation vécue par Marc Bloch : des circonstances exceptionnelles où la foule est confrontée à du jamais vu que l'autorité (de bonne foi, dans le cas de Stres) ne peut expliquer convenablement - bouillon de culture favorable à la naissance et à la diffusion des rumeurs, d'autant plus que la situation excite les émotions les plus

[10] Piotr Stepanovitch rappelle l'adage latin *Vox populi, vox Dei* – III, III, 2.
[11] Ismail Kadaré, *Qui a ramené Doruntine ?*, p. 10 ; les notes renvoient à l'édition Fayard, 1986.
[12] « Je pense que cette affaire va faire du bruit. » - idem, p. 19.

BDD-A20490 © 2008 Valahia University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:55:17 UTC)

fortes liées à la mort sous ses aspects les plus intrigants, la transgression de la frontière entre la mort et la vie, à une famille noble que le malheur frappe à répétition, à l'amour adultère et à la sexualité.

Pour l'instant Stres garde tout son esprit critique dans l'analyse des données et procède à son enquête : dans l'ordre qu'il émet il demande « qu'on lui fît savoir si l'on avait vu quelque part […] un homme et une femme montés sur le même cheval ou sur deux chevaux différents, ou voyageant par quelque autre moyen de transport. Dans l'affirmative, il demandait qu'on lui indiquât quels chemins ils avaient empruntés, s'ils étaient descendus dans une auberge, s'ils avaient demandé à manger pour eux-mêmes, pour leur cheval ou pour leurs chevaux, et, si possible, quels rapports ils semblaient entretenir. Enfin, il voulait également savoir si l'on avait aperçu une femme seule, non accompagnée. »[13] Cette profusion de détails montre bien qu'il prend en compte plusieurs hypothèses pour dans son enquête. Le caractère exceptionnel des faits, ainsi que la position spéciale de l'héroïne et le choc auquel ont succombé la mère et la fille, toutes deux agonisantes, privilégient la suspension du sens critique :

> - On va certainement retrouver leurs traces, à moins qu'ils n'aient vogué sur un nuage.
> - Mais c'est précisément à quoi semble ramener toute cette histoire : une randonnée dans les nuages !
> - Tu y crois encore ? dit Stres avec un sourire.
> - Tout le monde y croit, lui répondit son second. (*Doruntine*, p. 28)

Comme les rapports ne permettent pas de reconstituer ce qui en était du voyage de Doruntine, Stres s'attend à une inflation des rumeurs, dont il identifie les raisons profondes :

> […] tout un chacun, à sa façon, allait prendre position vis-à-vis de l'événement qui venait de se produire et […] son appréciation dépendrait de la place qu'il s'était faite dans la vie, de sa chance en amour ou dans le mariage, de son aspect extérieur, de la mesure de bonheur ou de malheur qui lui était échue, des faits qui avaient marqué le cours de son existence, ou de ses motivations les plus secrètes, celles que l'on se cache parfois à soi-même. Tel serait […] l'écho que l'événement éveillerait chez ces gens qui, croyant émettre un jugement sur le drame d'autrui, ne feraient en réalité qu'exprimer le leur propre. (*Doruntine*, pp. 38-39)

L'autorité (le prince, l'archevêque, mais aussi Stres) est préoccupée avant tout d'éviter « tout trouble ou malentendu parmi la population », sachant bien que plus la rumeur prend, moins le démenti - la vérité - sera cru. Or, le pire est arrivé : l'événement est coulé en lamentations rituelles par les pleureuses. La rumeur acquiert la consistance d'un récit en vers et elle est en passe de s'immortaliser dans la mémoire de la collectivité et de là de voyager à travers le pays et plus loin encore. Une rumeur traverse la foule et s'empare de l'espace, mais lorsqu'elle devient récit rituel elle a la force de traverser et l'espace et le temps.

> Sous nos yeux est en train de naître une légende, fit Stres en lui tendant les feuillets remplis de lignes soulignées. […] Jusqu'il y a deux jours, les chants étaient encore dépouillés, mais depuis hier soir, et surtout aujourd'hui, ils se moulent dans la forme d'une légende aux contours bien précis. (*Doruntine*, p. 52)

L'enterrement de Doruntine et de sa mère auquel assiste une foule nombreuse venue des quatre coins du monde favorise le pétrissage et l'amplification de la rumeur et accélère sa diffusion ; dorénavant, la rumeur ne peut plus être contenue :

> Aussitôt après l'enterrement, alors que toute cette histoire semblait avoir pris fin, monta une immense rumeur telle qu'on en avait rarement entendu […] Et à mesure qu'elle s'éloignait, elle s'évaporait, changeait de forme, comme un nuage errant, quoique son essence demeurât la même : un mort était sorti de sa tombe pour tenir la promesse qu'il avait faite à sa mère de lui ramener, quand elle en exprimerait le désir, sa sœur mariée dans un pays lointain. (*Doruntine*, p. 57)

On ne peut grand-chose contre une rumeur en expansion et en cours de mythification, on peut tout au plus essayer de lui opposer une autre histoire, si toutefois l'opinion publique daignera prêter oreille et foi à une version des faits beaucoup moins sensationnelle et dépourvue de la magie de la

[13] Idem, p. 27.

BDD-A20490 © 2008 Valahia University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:55:17 UTC)

fabulation collective. L'archevêque va même jusqu'à recommander l'invention d'une vérité de ce monde (créer «un rameneur » de Doruntine en chair et os) qui ferait taire la vérité de la rumeur qui implique l'au-delà (le mystère de la résurrection). Mais l'autorité a du mal à répondre avec la même efficacité à la force de diffusion et de persuasion de la rumeur qui prend. Elle ne peut que s'employer à obtenir le plus d'informations. Si l'autorité est prête à tout pour enrayer la rumeur, il y a encore un groupe intéressé à connaître la vérité - la famille des personnages qui nourrissent la rumeur. Alors que les cousins du mari de Doruntine se contentent de constater le simple fait que la jeune femme était bel et bien revenue dans son village, les autorités doivent s'y prendre autrement face à l'empoisonnement dû aux rumeurs. Une grande assemblée est décidée lors de laquelle Stres devait, s'appuyant sur son autorité, cumulée à celle du prince et de l'archevêque, faire taire la rumeur, l'anéantir. Déjà la capture du supposé amant de Doruntine faisait naître de nouvelles rumeurs - ces rumeurs d'hiver plus menaçantes que celles d'été :

> On eût même dit que, figée par le froid hivernal, cristalline et scintillante, [la rumeur] filait plus sûrement que les rumeurs d'été, sans être exposée comme elles à la touffeur humide, à l'étourdissement des esprits, au dérèglement des nerfs. Néanmoins, cela ne l'empêchait pas, en se répandant, de se transformer de jour en jour, de s'amplifier, de s'éclaircir ou de s'assombrir. (*Doruntine,* p. 128)

On comprend maintenant mieux pourquoi les autorités craignent tant le bruit qui court. Vraies ou fausses, insignifiantes au début ou même abracadabrantes, les rumeurs ont la capacité de remodeler la réalité, de changer les idéologies, de faire naître des révoltes et même des guerres - qualité redoutable, excellemment surprise déjà dans *Les Démons*.

La résurrection de Constantin, hypothèse lancée ou entretenue par les catholiques, aurait rendu les orthodoxes coupables de bichristicisme ; la rumeur sur le voyage de Doruntine faisait surgir à ce moment-là la rumeur d'une guerre de religion universelle. Les autorités elles-mêmes (la hiérarchie ecclésiastique, l'empereur) se servent des rumeurs, leur font crédit et les prennent en compte dans leur stratégie[14]. La rumeur, surtout, institue le doute, car on ne sait finalement pas ce qui s'est réellement passé ; après avoir tout embrouillé, après avoir servi au tissage d'un réseau de rumeurs selon la levée en rosace décrite par Cl. Lévi-Strauss, la rumeur primitive semble s'évanouir. Peu importe dorénavant que Constantin se soit levé de sa tombe pour aller à la recherche de sa sœur, le fait que les gens attachent foi à cette circonstance rend compte d'un désir confus et maléfique de mélanger la vie et la mort menaçant les fondements mêmes de la communauté qui pourrait survivre ou en être anéantie :

> Cette prétendue résurrection de Constantin n'avait rien de réel, et ce n'était pas là, sur cette tombe près de l'église, que c'était cristallisée cette mystification, mais dans l'esprit même des gens qui […] avaient été pris de l'envie de se griser d'un mélange de vie et de mort, de même qu'ils sont parfois pris de folie collective. (*Doruntine,* p. 130)

Finalement, l'histoire de Doruntine et de Constantin - distincte de ce qui s'est réellement passé - n'intéresse plus qu'en tant que signe avant-coureur de l'apocalypse ou d'une rédemption qu'elle aurait sortie de sa latence.

*

Comme on a pu le voir, la rumeur est dans les deux romans plus qu'un ressort narratif ; elle étoffe et oriente l'intrigue, met des accents çà et là, ménage des rebondissements. Des formules comme « Attendez, vous verrez advenir des choses encore plus étranges ! »[15], présentes dans les deux romans, intervenant à point nommé, servent non seulement à entretenir le suspens, mais aussi à annoncer de nouvelles rumeurs, susceptibles de relancer l'action ou de modifier l'état d'esprit de la foule.

La lecture en parallèle des deux romans autorise une autre conclusion. Même si les deux romans, *Les Démons* et *Qui a ramené Doruntine ?*, sont enracinés dans deux contextes culturels distincts - une société traditionnelle dans le roman de Kadaré, une société moderne dans le roman de Dostoïevski -, les fonctions, les caractéristiques, les manifestations et les fins de la rumeur sont

[14] V. ci-dessus la fonction diagnostique de la rumeur.
[15] *Doruntine*, p. 128.

BDD-A20490 © 2008 Valahia University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:55:17 UTC)

restées les mêmes. Le plaisir de secréter et de diffuser des rumeurs aussi. Cela nous amène à conclure que la rumeur relève de la fonction de fabulation. Fonction vitale, malgré l'assertion de Bergson[16].

[16] « […] la faculté de fabulation en général ne répond pas à une exigence vitale. » - Bergson, *Les deux sources de la morale et de la religion*, 1932, p. 206.

BDD-A20490 © 2008 Valahia University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:55:17 UTC)